

Études littéraires africaines

BERND Zilà, *Littérature brésilienne et identité nationale (Dispositifs d'exclusion de l'autre)*, Préface de Marc Angenot, 160 p., L'Harmattan, 1995



Daniel Delas

Number 1, 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1042706ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1042706ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Delas, D. (1996). Review of [BERND Zilà, *Littérature brésilienne et identité nationale (Dispositifs d'exclusion de l'autre)*, Préface de Marc Angenot, 160 p., L'Harmattan, 1995]. *Études littéraires africaines*, (1), 80–82.
<https://doi.org/10.7202/1042706ar>

■ BERND ZILA, *LITTÉRATURE BRÉSILIENNE ET IDENTITÉ NATIONALE*
 (DISPOSITIFS D'EXCLUSION DE L'AUTRE), PRÉFACE DE MARC ANGENOT, 160 P.,
 L'HARMATTAN, 1995

Comparatiste et spécialiste de l'écriture négro-brésilienne, le professeur Zilá Bernd nous livre ici une réflexion rigoureuse sur la formation d'une « littérature nationale » au Brésil et à sa fonction dans l'histoire des identités au Brésil. « Histoire justement », comme le fait remarquer Marc Angenot dans sa préface, car « l'identité est un fait de représentation et de discours, quelque chose de produit dans une série de conjonctures dont chaque étape, loin de cumuler, désarticule et déconstruit les évidences identitaires qui s'étaient imposées à la génération précédente » (p. 8). Avec force et simplicité, Zilá Bernd périodise cette histoire en deux grandes périodes.

1. La première voit la littérature se vouer à sa fonction sacralisante : rappeler les origines, écrire la geste fondatrice, fabriquer un récit monologique qui intègre une représentation inventée de l'autre (l'Indien) en occultant sa part indigne (le Noir).

Jose de Alencar (1829-1877), principal auteur de prose romantique au Brésil, fait vivre dans son œuvre les « grands » types de la « nation » brésilienne : le sertanejo (rude paysan de l'intérieur), le naïf et pur Indien, le viril gaucho, l'aventureux bandeirante (mi-scout, mi-pionnier) et le colon blanc. « Vision édénique et harmonieuse de la vie des premiers temps, attribution de traits positifs indigènes, fierté qui mène constamment l'auteur à l'exaltation de la nature et du bon sauvage » caractérisant « une conscience euphorique (proche de celle que Glissant appelle "naïve"), où l'hypervalorisation du régional et du naturel fonctionne comme une sorte de mécanique compensant la situation de retard et de sous-développement où se trouve la nation brésilienne » (p.55). C'est donc une littérature largement fondée sur un exotisme inspiré de celui que l'Europe avait inventé au XVIII^e siècle.

Euclides da Cunha (1866 - 1909) réduira et durcira les thèses d'Alencar dans son œuvre majeure *Les terres de Canudos* (1902, trad. franç. 1947) en faisant de l'homme de l'arrière pays, le fier sertanejo, le socle de la race et des valeurs brésiliennes, lui, issu de ce croisement préférentiel de Blanc et d'Indien qui s'oppose au métis du littoral (croisement de Blanc et de Noir), « déséquilibré », « instable » et « anormal ».

2. La seconde époque peut être qualifiée de moderne en ce que la littérature y travaille désormais à désacraliser les mythes réducteurs et exclusionnistes. Dans *Macounaima* (1928, trad. franç. 1979) (de « makou », méchant, et « ima », grand, donc « Le grand méchant »), le héros du roman de Mário de Andrade, « sans aucun caractère » selon l'aveu du sous-titre, symbolise la culture brésilienne et sa nature « inachevée ». Ce héros « carnalisé » (p. 71) est « un noir renoirci et fils de la peur qu'inspire la nuit » (citation du roman) ; anti-héros d'un contre-discours, il est

aussi instance d'énonciation populaire permettant à Mário de Andrade (1893 - 1945) d'introduire comme « naturels » à la manière de la tradition latino-américaine du réalisme merveilleux, des éléments insolites qui s'incorporent à la représentation du réel sans aucun mécanisme de mise à distance. La quête identitaire n'est plus nostalgique et de retour au passé ou à l'origine, elle est celle du voyage d'aventure et de curiosité, à la recherche du divers. « En affichant la nature composite du "héros de notre peuple", Mário de Andrade déclenche l'implosion des notions ethnocentriques qui cherchent à décrire et à exalter l'âme brésilienne » (p. 75). Il réintègre l'Indien et le Noir que le XIX^e avaient exclus sous l'influence des modèles européens.

Modèles européens que l'entreprise anthropophage d'Oswald de Andrade propose de dévorer définitivement.

« Nous réagissons contre la culture d'importation, contre l'intellectualisme imbécile de l'Occident, contre tous les tics mentaux de l'Europe pourrie de civilisation. » (Manifeste Anthropophage, 1928 in O. de Andrade, *Anthropophagies*, Paris, Flammarion, 1982)

Dès 1928 les anthropophages sont des mixophiles, défenseurs de l'impur ; acceptant et assumant le caractère hybride de la formation culturelle brésilienne (et latino-américaine).

Peut alors advenir la parole des exclus, dans une production ouverte et relationnelle (au sens de Glissant). Zilá Bernd analyse deux grandes œuvres contemporaines bien représentatives de cette émergence de la parole populaire plurielle :

- le roman de Darcy Ribeiro (1922-), *Utopie sauvage ; souvenirs de l'innocence perdue ; une fable* (1982, trad. franç. 1990, Gallimard). L'auteur, ethnologue de formation, y reprend la plainte de Macounaïma : « Qui sommes-nous, si nous ne sommes ni Européens ni Indiens mais rien qu'une espèce intermédiaire ? ». La réponse est donnée par une pratique systématique de l'intertextualité, du pastiche et de la parodie qui vise à montrer le processus créolisé de la naissance de la culture et de l'identité brésilienne : identité de deuxième degré assurément mais qui se constitue dans l'altérité ;

- la grande fresque de Joao Ubaldo Ribeiro (1940-), *Vive le peuple brésilien* (1984, trad. franç. 1989). En épigraphe une pensée simple résume la poétique de l'auteur : « Les faits n'existent pas, il n'y a que des histoires ». Des histoires, chacun en raconte mais seules celles des élites ont droit d'émergence. Tout le roman se consacre à opposer au discours des élites qui s'étale abondamment dans sa suffisance « provinciale » et son mensonge, le contre-discours du peuple, absent de l'histoire officielle et nourries d'évidences incompréhensibles au premier. Les cinq cent cinquante pages nous font assister au double et lent basculement de la parole raciste et obscurantiste des fazendeiros du XIX^e siècle à celle, tout aussi raciste, mais moderniste des affairistes du XX^e et, en contraste, de la parole très oralisée des esclaves noirs à celle, révolutionnaire, de Maria da Fé,

héroïne épique positive :

« Peuple du Baïacou, peuple de Véra Cruz, peuple de l'île d'Itaparica, peuple de mon pays, je veux vos oreilles pour y souffler la révolte qui vous sauvera et tous sentirent leur peau frémir comme celle d'un cheval, la tête tirée en avant par la voix vibrante qui vrillait les nuages » (p. 316)

La parole de Maria da Fé n'a de force que parce qu'elle se nourrit de celle de sa grand-mère Dadinha,

« Dans les chept cents, dans le cheptante ou octante, quand rien de rien qu'y a aujourd'hui existait, sauf les baleines et déjà les mêmes gens à peu près est arrivé Darrissa de la Byssinie, qui était fou, fou, fou à lier » (p. 63)

de celle du caboclo (métis d'Indien) Capiroga, celle de tous les autres..., y compris celle, comédienne et parodique, de Leleu ou de Ze Popotin. Le discours raciste des cadres paulistes, nord-américanisés en surface mais enracinés dans le traditionnel discours de la pureté perdue, n'en perdure pas moins, on l'a dit, mais il est sapé par le traitement corrosif que l'auteur lui fait subir. Il ne s'agit donc pas d'une écoute neutre de la polyphonie du monde mais de la reconstruction de la parole d'une culture occultée et réprimée. Ce travail, comparable à celui qu'entreprennent les romanciers francophones de la Caraïbe, retrouve la force de la parole de nuit, celle des rituels du candomblé, celle des amours et des disputes dans la senzala (où habitaient les esclaves), celle de la vie de tous les jours. Même si l'histoire demeure inachevée, ce grand roman est l'épopée attendue : le peuple a accédé à la parole de son histoire.

Le livre de Zilã Bernd trace avec beaucoup de rigueur une histoire de la littérature brésilienne se constituant « graduellement par des mécanismes successifs de dévoration et de marronnage des modèles préexistants ». Seule désormais la pratique d'une intertextualité ouverte peut répondre au diagnostic ainsi confirmé de rhizomaticité, pour reprendre le terme de Deleuze-Guattari et de Glissant : plus de racine principale, une multiplicité de racines secondaires.

■ Daniel DELAS